

**Lausanne****«Les enfants en ville ne sont pas que des emmerdements, mais aussi de la vie»****Florence Godoy est déléguée à l'enfance de la Ville de Lausanne depuis 2006.** PHILIPPE MAEDER**Cela fait vingt ans que la Ville compte une déléguée à l'enfance. Mais la place faite aux petits citoyens peine encore à s'élargir****Alain Détraz**

Dans le développement des villes, les enfants sont les grands oubliés. C'est ce que constatent les experts. En septembre dernier, Pro Juventute tirait la sonnette d'alarme (*notre édition du 7 septembre*) afin que les besoins

des plus jeunes soient mieux pris en compte.

Lausanne semble faire partie des bons élèves dans ce domaine: la ville avait obtenu de l'Unicef la certification «Commune amie des enfants» pour quatre ans et une démarche est en cours pour renouveler cette distinction. Cette politique volontariste est portée depuis vingt ans par la création d'un poste de déléguée à l'enfance. Depuis onze ans, c'est Florence Godoy qui l'occupe. Pour quel résultat? Réponses de la spécialiste, qui prépare la 10^e édition des Pousses Urbaines, en février prochain. Une ma-

nifestation qui présente au public les réalités vécues par les enfants en ville.

Votre travail vous amène à parcourir la ville en compagnie d'enfants. Qu'en disent-ils?

Ce que veulent les enfants, c'est jouer. C'est un besoin. Ils n'expriment pas des demandes précises car ils peuvent jouer à n'importe quel endroit ou moment, pour peu qu'on les laisse faire. Mais ces visites nous permettent de les placer en tant qu'acteurs de la ville. À la gare, par exemple, on prend conscience de leur taille lorsqu'on voit leur nez à hauteur des ouver-



tures de poubelles. Dans la foule, ils ne voient que des fesses et des hanches d'adultes. On ne peut rien contre cela, mais c'est déjà bien de s'en rendre compte. Cela illustre le fait que l'organisation même de la ville ne tient pas compte de leur réalité.

Lausanne compte beaucoup de places de jeux, de parcs. Cela ne suffit-il pas?

C'est très bien, mais ce sont des lieux où ils doivent se rendre en compagnie d'un adulte. Par

ailleurs, on ne peut pas les maintenir que dans des lieux dédiés, sous cloche, à l'abri des regards.

Les plus âgés se souviennent d'une époque où les enfants jouaient dans la rue. N'est-ce pas aussi la faute des parents si cela n'existe plus?

C'est une vraie question de société. Dans un atelier, des parents ont admis qu'ils avaient connu davantage de libertés qu'ils n'en laissent à leurs enfants. Il y a une perte de confiance à leur égard. Je pense qu'il existe une anxiété liée à une conscience plus grande de l'état du monde. Lorsqu'un problème survient entre des enfants au parc, les parents sont tentés d'intervenir. Bien peu ont le recul de se dire que l'enfant gagne en autonomie en tombant, en se cognant. C'est un apprentissage essentiel. A contrario, on voit que des parents un peu cool, qui tentent de faire confiance aux enfants, passent vite pour des inconscients. En arrière-plan, il y a l'idée que la ville est un peu méchante pour les enfants.

À l'inverse, les cris des enfants sont un problème pour certains habitants.

Oui, on remarque que la présence d'enfants suscite assez vite de l'hostilité. Le seuil de tolérance est très bas. Et, bien souvent, on préfère recourir à des mesures admi-

nistratives comme des interdictions plutôt que d'aller leur dire de faire moins de bruit. Il reste un gros travail à faire et, au fond, la question est de savoir si on veut des enfants ou pas. Je pense qu'ils sont une responsabilité collective. Ils ne sont pas que des emmerdements, mais aussi de la vie en ville!

On trouve dans les quartiers des panneaux d'interdiction avec un ballon de foot au centre. Les combattez-vous?

Il est vrai qu'ils donnent un message défavorable au jeu et donc aux enfants. Mais leur présence peut aussi s'expliquer dans des espaces restreints. On sait par exemple qu'un ballon de foot qui heurte à pleine vitesse la tête d'un petit enfant peut être très dangereux.

La place de jeux mobile L'Akabane a d'ailleurs été mal accueillie à ses débuts.

C'est une manière de faire exister le jeu à des endroits qui ne sont pas perçus comme favorables au jeu. Elle a une valeur symbolique. Mais l'expérience montre que cela n'est pas si évident à implanter. C'est un chantier en cours, et je pense qu'il y aura des adaptations à faire. Mais cela n'est pas de mon ressort.

Qu'a-t-on fait pour les enfants ces vingt dernières années?

Plutôt que de grands projets, la Délégation à l'enfance s'occupe de prendre en compte le point de vue des enfants au quotidien. Nous travaillons un peu en souterrain, sur les consciences. Ce sont de petites choses, comme créer un jury d'enfants - en parallèle à celui des adultes - pour un concours de photos, qui font un peu avancer les choses. On a ainsi été consultés dans le développement des abords futurs de la gare.

Et si vous aviez une baguette magique pour créer des rues plus favorables aux jeux d'enfants?

Ce serait bien qu'on arrive à se poser systématiquement la question de leur place dans l'espace public. Mais imaginer une mesure unique est illusoire. Par exemple, cela ne suffirait pas de supprimer instantanément tout trafic automobile. La réalité n'est pas aussi simple que cela.